

Premières Leçons de Patriotisme

LES fêtes nationales sont des moments d'évocation. Les souvenirs historiques, l'idéal du présent, les vœux pour l'avenir surgissant à la fois, palpitent pour ainsi dire, à l'unisson des âmes dans le frémississement des bannières, pleurent ou chantent par la voix des fanfares qui claironnent les airs du pays.

L'on prétend quelquefois — non sans une pointe d'ironie — que tout le patriotisme des Canadiens-français, le jour de leur fête nationale, s'exhale en fusées, ou se traduit en mascarades. Ne nous plaignons pas trop de l'existence modeste mais heureuse qui permet à notre gaieté française de s'épanouir sans remords et sans arrière-pensée, le jour de la St-Jean-Baptiste.

Il ne fut toujours aussi joyeux pour nos ancêtres ; il deviendra peut-être plus grave pour nos enfants... qui sait !... L'âge mûr apporte les responsabilités, les lourdes tâches.

..*

Puisqu'on me demande des souvenirs particuliers à l'occasion de la solennité populaire, me sera-t-il permis de rappeler des impressions associées à mes premières notions de patriotisme ?

Ce côté de notre éducation ne fut pas négligé. De bonne heure, on s'évertua à nous faire comprendre que le mot patriotisme ne signifie pas seulement *enthousiasme* mais *devoir* aussi. Tout petits on nous raconta les gloires, les malheurs, les vicissitudes de notre patrie, l'ancienne et la nouvelle — et l'on tâcha toujours de nous inspirer le sentiment d'une obligation personnelle, d'une solidarité fraternelle envers le reste de nos compatriotes. L'excellence des préceptes n'implique pas toujours la docilité des élèves ; je puis affirmer que, dans le cas actuel, les bons conseils et les bons exemples, au moins, n'ont pas manqué à ceux dont je faisais partie.

Mon père — qui fut patriote dans le sens le plus méritoire — avait ses souvenirs enfantins de l'Insurrection.

Des jours d'une agitation silencieuse et inquiète, de préparatifs pour un départ précipité coïncidant avec l'attitude sombre et soucieuse du chef de la famille, étaient restés gravés dans son esprit parmi les premières images de l'enfance si vives, si profondément imprimées que l'usure d'un siècle ne pourrait les effacer.

Il avait cinq ans. Son village natal situé en plein foyer d'insurrection était peu sûr. Chaque soir aux yeux de la population terrifiée, une sinistre lueur, provoquée par la torche incendiaire, montait sur le ciel assombri comme un geste violent de vengeance contre quelque patriote dont la maison flambait. Des détachements armés parcouraient les routes. Les femmes et les enfants, tandis que les citoyens pépétuaient les conciliabules, tremblaient aux logis, derrière les portes verrouillées.

Pour les tout petits, la gravité des événements disparaît devant l'insignifiance d'un détail qui intéresse particulièrement leur esprit puéril. Ainsi il était resté dans la mémoire du petit canadien de 1837, que ces jours de fièvre avaient été pour lui, des jours de liberté surprenante où — à la très grande satisfaction de sa gourmandise, — les pots de confitures, comme effet du désordre général, furent surtout mis au pillage.

Mais un bon matin tout changea. Ma grand'mère, une douce écossaise aux yeux bleus, reprit avec un air de froide résolution les confitures échappées à l'assaut des petits, les rangea dans leur armoire et se mit à défaire tous les colis confectionnés les jours précédents.

Mon père, malgré son jeune âge, fut mis au courant de la raison de cette soudaine modification de plans : Il avait bien été décidé que la famille, pour se soustraire aux dangers de ces jours de troubles, passerait la frontière, toute voisine, et attendrait sur le sol américain, la restauration de la paix. L'on se mit donc en frais de

préparer l'exode quand, tout d'un coup, au milieu de ses emballages, ma grand'mère s'aperçut que son mari n'avait pas l'intention de les accompagner, que sa résolution bien arrêtée, au contraire, était de rester à son poste, prêt à répondre à l'appel du devoir. C'est à ce moment qu'elle commença tranquillement de tout déballer en disant : " Nous resterons ensemble ! "

Un souvenir plus tragique de ces jours fameux, me fut transmis par une tante — belle-sœur de Chénier et belle-sœur de ma mère à la fois.

Le récit de ce témoin oculaire peignit, dans un coin de mon imagination d'enfant, un tableau poignant qui y est encore dans l'éclat de sa première fraîcheur, sous l'amas des impressions successives. Je n'ai qu'à soulever cette couche de souvenirs, comme l'on ouvre les vantaux d'une niche antique et je revois, avec la même acuité de sensibilité frémissante, ce tableau esquissé jadis. Un fond de ténèbres sur lequel s'élançait confondus, plus haut que les nuages, dans le crépitement féroce des flammes, dans les spirales de fumée blanche, les cris de rage triomphante et les soupirs d'agonie. Et par cette nuit glaciale de novembre, des formes légères cherchant l'ombre pour gagner le bois ; deux jeunes femmes, échappées à peine vêtues de leur demeure où couve l'incendie — ma tante, âgée de quatorze ans et sa sœur, la veuve du pauvre Chénier dont le cadavre fume encore sur la neige près de l'église en feu — toutes deux fuyant, accompagnées par le sifflement des balles anglaises, ignorant encore la mort du vaillant soldat et trouvant dans la belle insouciance de leur âge, le moyen de sourire, aux moments de répit, des incidents comiques de leur course pour le salut.

1870. — Autre souvenir : Au milieu de nos jeux d'enfants, il nous arrivait à certains jours d'entendre tout-à-coup résonner dans l'escalier, un bruit d'éperons avec le heurt d'un sabre sur